

Discours, politiques et actions : les femmes syndicalistes en Bolivie après la guerre du Chaco (1935-1952)

Maria Elvira Alvarez Gimenez , MCF CY Cergy Paris Université (Laboratoire Agora)

Congrès de l'IDA 2021, Atelier 11 : "Mobilisations collectives dans les Amériques : la place du
subalterne »

Introduction

L'histoire des femmes ouvrières et syndicalistes en Bolivie a été très peu développée. Il a fallu attendre les années 1980 pour que l'on revienne sur l'histoire ouvrière du pays et que l'on découvre l'existence d'un syndicalisme féminin très important et actif depuis la fin des années 1920 jusqu'aux années 1960, au sein du mouvement anarchiste, principalement. Ainsi, dans les années 1980, l'Atelier d'Histoire Orale Andine (« Taller de Historia Oral Andina », « THOA ») se mit à la recherche des membres des syndicats féminins anarchistes pour les interviewer. Des entretiens furent donc réalisés avec les membres des syndicats féminins toujours vivantes. En résultèrent plusieurs ouvrages qui dévoilaient et faisaient revivre l'histoire de l'anarchisme mais aussi et surtout celle des femmes syndicalistes. Ces entretiens constituent une source précieuse pour notre travail étant donné qu'au moment où nous avons réalisé nos recherches, aucune des femmes syndicalistes actives dans les années 1930 et 1940 n'était encore vivante. Or, les sources orales sont fondamentales pour l'histoire du mouvement ouvrier, des classes populaires et surtout des femmes qui en faisaient partie, étant donné que les sources écrites les concernant sont beaucoup plus difficiles à trouver.

Jusqu'à aujourd'hui, aucune étude ne s'est encore penchée sur les discours et les politiques des secteurs dominants, des autorités et des hommes politiques à l'égard de ces femmes subalternes des classes populaires urbaines. Quels furent-ils et comment expliquent-ils les mobilisations des femmes syndicalistes anarchistes de l'époque ? Comment en les associant à la « ruralité », à la « saleté », au monde « autochtone » et à « l'immoralité », ceux-ci visaient à contrôler et à endiguer l'ascension sociale d'un secteur urbain de plus en plus nombreux et de plus en plus actif dans la sphère publique et politique ?

Étant donné ce dynamisme, les syndicats anarchistes féminins étaient un secteur que les partis de gauche voulaient à tout prix rallier. Comment furent donc transformés l'image et

les discours sur les cholas par les intellectuels et les idéologues du MNR dans les années 1940, afin de leur rendre la dignité de « mères » de la Nation ?

Ce sont quelques-unes des questions auxquelles on tentera de répondre dans ce travail.

Politiques hygiénistes et tentatives d'exclusion des « cholas » de l'espace public

Un sujet qui n'a pas du tout été traité concernant la Bolivie est la mise en place de politiques hygiénistes par l'État. Il n'existe presque aucun ouvrage sur le sujet¹. Notre objectif n'est donc pas de traiter le thème de manière approfondie étant donné qu'on dispose de très peu d'informations, mais d'essayer de comprendre la manière dont des politiques hygiénistes furent mises en place après la guerre et de quelle manière elles s'adressaient aux femmes des classes populaires urbaines, que ce soit selon une vision eugéniste visant à « améliorer la race » ou que ce soit pour justifier des logiques d'exclusion racistes promues par les secteurs dominants.

Des politiques hygiénistes sous l'influence de l'eugénisme Lamarckien

On ne sait pas à quel moment l'État bolivien commença à essayer de mettre en place des politiques hygiénistes pour gérer les espaces urbains, mais on a des informations sur des dispositions qui furent mises en œuvre à la fin du XIX^{ème} siècle avec l'objectif d'éviter la propagation de maladies dans les villes. Ces dispositions visaient principalement à éloigner les chicherías de la place centrale de la ville (sans succès)². Les chicherías étaient devenues la cible de toutes les attaques de la part de ceux qui défendaient les politiques hygiénistes car elles étaient vues comme des espaces d'insalubrité par excellence³.

En outre, des efforts pour réguler les marchés commencèrent pendant la décennie 1920, lorsque les élites se lancèrent dans des projets de modernisation de l'espace urbain et d'amélioration de l'hygiène publique avec des lois qui interdisaient la vente ambulante et obligeaient les commerçants à s'enregistrer à la Municipalité⁴. Ensuite, pendant les années

¹ Il existe un seul ouvrage sur la santé publique en Bolivie qui traite de la manière dont l'Etat et les médecins la concevaient. Il aborde aussi brièvement l'influence des politiques eugénistes « lamarckiennes » en Bolivie. Cependant, il n'aborde presque pas, ou très peu, la façon concrète dont des politiques hygiénistes furent mises en place par les municipalités : ZULAWSKI Ann, *Unequal Cures : Public Health and Political Change in Bolivia, 1900-1950*, Duke University Press, Durham, 2007. Sur l'influence de l'eugénisme en Amérique Latine : STEPAN Nancy, *The Hour of Eugenics : Race, Gender and Nation in Latin America*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1991.

² RODRIGUEZ Gustavo, SOLARES SERRANO Humberto, *Sociedad oligárquica, chicha y cultura popular: ensayo histórico sobre la identidad regional*, Editorial Serrano, Cochabamba, 1990.

³ *Idem*.

⁴ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001, p. 255-256.

1930, la guerre raviva toutes les peurs concernant la propagation de maladies. En effet, avec le retour des déserteurs et des soldats une fois la guerre terminée, on craignait la propagation de maladies vénériennes, de la fièvre typhoïde, la fièvre jaune, la malaria et d'autres maladies contagieuses⁵. Zulawski explique à quel point les soldats qui transitaient par les villes et les villages étaient craints par la population civile, qui tenait à se maintenir éloignée d'eux de peur d'être contaminée par des maladies, d'autant plus lorsqu'il s'agissait de soldats autochtones dont on pensait qu'ils étaient plus susceptibles de contracter des maladies à cause de leur « saleté »⁶. Les mouvements de troupes pendant la guerre, la démobilisation de celles-ci une fois le conflit terminé, ainsi que le retour des prisonniers de guerre attisèrent beaucoup de peurs quant à la propagation de maladies. C'est la raison pour laquelle les gouvernements d'après-guerre insistèrent beaucoup sur l'hygiène publique en se focalisant surtout sur les classes urbaines travailleuses et les femmes cholas.

De plus, comme l'explique Stepan⁷, depuis les années 1920 une vision « douce » de l'eugénisme, qualifiée de « Lamarckienne », était en vogue en Amérique Latine. Selon cette vision, les changements dans l'environnement pouvaient provoquer des altérations génétiques chez les individus. Dans ce sens, très souvent les politiques hygiénistes mises en place s'appuyaient sur cette vision eugéniste et avaient pour objectif « l'amélioration de la race »⁸. Contrairement à la vision « dure » de l'eugénisme selon laquelle les « inaptes » ou les « races inférieures » ne devaient pas avoir le droit de se reproduire, l'approche eugéniste environnementale en Bolivie se basait sur l'espoir de pouvoir créer une Nation « en bonne santé » à travers des politiques sociales et des mesures visant à améliorer la santé publique⁹. En Bolivie cette vision « douce » de l'eugénisme fut mise en place surtout à travers la législation sociale et particulièrement celle visant à protéger les mères et les enfants¹⁰. Cette législation sociale et l'instauration de politiques hygiénistes influencées par l'eugénisme « Lamarckien » furent mises en place après la guerre par les gouvernements dénommés « socialistes militaires » de Toro et de Busch. Ce sujet n'a jamais été étudié en détail, mais il est très probable

⁵ BROOKE Larson, « Capturando cuerpos, corazones y mentes del indio: la generación política de la reforma rural de la escuela en Bolivia, 1910-1952 », dans *Decursos*, n° 12, CESU, Cochabamba, 2004, citée dans RODRIGUEZ GARCIA Huascar, *La choledad antiestatal. El anarcosindicalismo en el movimiento obrero boliviano (1912-1995)*, La Muela del Diablo Editores, La Paz, 2012.

⁶ ZULAWSKI Ann, *Unequal Cures : Public Health and Political Change in Bolivia, 1900-1950*, Duke University Press, Durham, 2007.

⁷ STEPAN Nancy, *The Hour of Eugenics : Race, Gender and Nation in Latin America*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1991.

⁸ Idem.

⁹ ZULAWSKI Ann, *Unequal Cures : Public Health and Political Change in Bolivia, 1900-1950*, Duke University Press, Durham, 2007.

¹⁰ Idem.

que la vision « douce » de l'eugénisme ait trouvé un très bon écho dans ces gouvernements, si influencés par les courants « nationalistes », mais aussi par le fascisme et le nazisme. L'eugénisme « lamarckien » pouvait être vu comme une doctrine permettant de confirmer « scientifiquement » leur projet de retrouver une « Nation grande et forte » après la défaite catastrophique de la guerre.

Cependant, les politiques hygiénistes projetées par l'État et censées être mises en place à travers la formation d'un corps d'infirmières et d'assistantes sociales chargées de transmettre les connaissances relatives à la salubrité aux classes travailleuses, furent un échec, en raison du manque d'argent et d'infrastructures inadéquates.

La mise en place de politiques hygiénistes au niveau municipal

La mise en place des politiques hygiénistes se fit donc plutôt au niveau municipal avec des politiques de gestion de la ville qui ciblaient surtout les femmes des classes populaires urbaines. Elles concernaient surtout les transports publics, les marchés et les chicherías. En analysant la presse on peut se rendre compte que ces politiques visaient souvent à répondre à des demandes provenant des secteurs dominants de la société qui en utilisant des arguments hygiénistes avaient pour objectif d'exclure les femmes des classes populaires de l'espace public.

Une ville « blanche », « moderne » et « virile » : l'exclusion des cholos de l'espace public

Ce que l'on constate c'est qu'en s'appuyant sur des justifications hygiénistes les secteurs dominants cherchaient à exclure de la ville tout ce qui était « autochtone » ou proche du « monde autochtone » et rural et qui, prétendait-on, donnait un aspect de retard et de saleté à la ville. Comme l'explique l'anthropologue Weismantel qui analyse l'image des cholos, dans les pays andins¹¹ on associe les villes à la modernité alors que la campagne représente le retard et l'ignorance. Les villes et la civilité sont associées à l'Europe et les autochtones, représentant le monde rural, sont considérés comme adverses au monde urbain : « Despite a heritage that includes pre-Columbian as well as Western forms of urbanity, the residents of the Andes have come to associate not only cities but civility itself with Europe. The tropical landscapes and

¹¹ WEISMANTEL Mary, *Cholas and Pishtacos. Stories of race and sex in the Andes*, Chicago University Press, Chicago, 2001, p. 19-20.

indigenous populations of the Andes that lie outside the bounds of urban life are perceived as actively inimical to it. The achieved centre protects the whiteness of its residents; they, in turn, must defend their cities against the surrounding countryside and its nonwhite inhabitants (...) The dictates of racial geography estrange the chola from the city, making market women into strangers even in the towns and cities where they work and live. But there is another side to the image of the chola - and of urban life as well. The city is the bastion not only of whiteness, but of modernity; indeed, the two concepts are inseparable. »¹² La ville, comme le dit Weismantel, est donc le bastion de la « blancheur », de la modernité, et de la civilité pour les secteurs dominants. Les cholos sont considérées comme étant plus proches du « monde autochtone » et par conséquent du monde rural. Comme le remarque encore Weismantel, les autochtones sont associés à la saleté et à la maladie: « The most common phrase in which the word [indio] appears is *indio sucio* (“dirty Indian”); indeed, the very concept of an Indian is strongly associated with dirt and disease. »¹³

L'exclusion des cholos des transports publics

Les premières mesures hygiénistes de la municipalité concernaient les transports publics. En août 1935, sous prétexte que les paniers portés par les cholos déchiraient les bas des dames et salissaient leurs robes, l'accès aux tramways leur fut interdit. Cette disposition fut l'événement déclencheur de la création du Syndicat de Cuisinières qui réussit à faire abroger la mesure par la municipalité vers la fin du mois. Cependant, l'interdiction pour les cholos de monter dans les tramways fut décrétée à plusieurs reprises : en juillet 1939¹⁴, en juin 1941¹⁵, en mai 1944¹⁶, provoquant à chaque fois la mobilisation des syndicats féminins anarchistes afin de mettre fin à ces interdictions.

Cette volonté de faire de La Paz une ville « blanche » et « moderne », préservée de tout ce qui pouvait nuire à cette image, à savoir tout ce qui était autochtone et par conséquent synonyme de « retard », de « saleté », et de « manque de civilité » est très visible dans plusieurs articles de journal de l'oligarchie *La Razón*, dont certains qui demandaient le retour au système de séparation de tramways en deux classes distinctes¹⁷. Ces articles proposaient une véritable

¹² Idem, p. 19-20.

¹³ Idem, Introduction p. XXXV.

¹⁴ *El Diario*, La Paz, 5 juillet 1939, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

¹⁵ *La Calle*, La Paz, 1^{er} juin 1941, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

¹⁶ *La Calle*, La Paz, 30 mai 1944, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

¹⁷ *La Razón*, La Paz, 8 février 1939, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

ségrégation dans les tramways entre les « blancs » pas nommés explicitement, mais associés aux personnes « civilisées », et les autochtones et les cholos associés au manque d'hygiène, à la saleté, aux mauvaises odeurs et à des coutumes « déplorables » qui « dérangent ». Les raisons invoquées pour justifier cette ségrégation ne sont pas raciales, mais d'hygiène. Invoquer l'hygiène servit aux secteurs dominants de la société à justifier leur volonté d'exclusion des autochtones et des cholos des espaces publics afin de préserver l'image d'une ville « moderne » et « civilisée ».

La construction de marchés

L'exclusion des cholos de l'espace public ne concernait pas uniquement les transports publics, mais aussi les voies publiques. En effet, la municipalité se lança dans la construction de marchés pour essayer de virer les vendeuses ambulantes des trottoirs et des rues. Les premiers bâtiments destinés à être des marchés permanents furent inaugurés à La Paz entre 1938 et 1943. Les premiers furent les marchés Lanza et Camacho, inaugurés en 1938 ; suivirent les marchés Riosinho et Sopocachi inaugurés en 1939, le marché Miraflores en 1941 et le marché Rodríguez en 1943¹⁸. Selon les auteurs de l'ouvrage *Polleras libertarias*¹⁹, les syndicats des femmes vendeuses demandaient la construction de nouveaux marchés depuis la fin des années 1920. Cependant, lorsque ceux-ci furent construits à la fin des années 1930, surgirent plusieurs problèmes. La municipalité décida l'expulsion de toutes les vendeuses de la rue alors qu'il n'y avait pas suffisamment de places dans les marchés et que souvent les prix des postes du marché étaient assez chers²⁰. Ainsi, on constate que la construction des marchés et la volonté d'y déplacer les vendeuses de la rue provient principalement de la municipalité et pas des vendeuses qui résistaient fortement à être déplacées dans les marchés. Les articles mentionnant les affrontements entre les vendeuses et la police à ce sujet sont extrêmement nombreux. Il est clair dans les articles des journaux que la construction des marchés répondait surtout aux politiques hygiénistes mises en place par la municipalité et demandées par les secteurs dominants de la société. Dans tous les articles de journaux de l'oligarchie qui parlent de cela, on présente la vente dans la rue comme le spectacle le plus détestable, le plus antihygiénique et le plus anti esthétique qui soit. Dans ces articles on retrouve encore l'argument de vouloir préserver l'image de la ville comme l'espace de la modernité et de la

¹⁸ WADSWORTH Ana Cecilia, DIBBITS Ineke, PEREDO Elizabeth, VOLGGER Ruth, *Polleras Libertarias. Federación Obrera Femenina, 1927-1965*, Tahipamu-Hisbol, La Paz, 1989.

¹⁹ Idem.

²⁰ LEHM Zulema A., RIVERA Silvia C., *Los artesanos libertarios y la ética del trabajo*, Ediciones del THOA, La Paz, 1988.

civilité par excellence. On constate que pour les secteurs dominants il était urgent de faire disparaître tout ce qui pouvait nuire à cette image et donner un aspect « rural » ou de « hameau » à la ville.

Il faut savoir que des politiques hygiénistes existèrent dans d'autres villes d'Amérique Latine dans la première moitié du XX^{ème} siècle, mais celles qui ciblaient particulièrement les autochtones et les cholas vendeuses dans les marchés eurent lieu notamment dans les pays andins²¹. Comme l'explique De la Cadena les politiques hygiénistes dans la ville de Cuzco entreprises à partir des années 1920, ne visaient pas à éradiquer la prostitution, mais la présence de personnes « non-blanches », les autochtones et les métisses là où le contact entre elles et la « gente decente » était inévitable. Ainsi, les marchés devinrent les principales cibles des efforts de « nettoyage » : « ...since the standards of cleanliness, seen through the prism of decency, linked filth to immorality, the marketplace was considered “shameful” and “subversive of urban culture”. The cleansing of the marketplace was racialized »²². Ce qui est intéressant c'est que, contrairement aux autres pays andins, en Bolivie on voyait la construction des marchés comme la solution au problème de la présence des autochtones et des cholas dans l'espace public. Les concentrer dans un espace fermé et permanent permettait de les chasser des voies publiques et par conséquent de « nettoyer » les rues. En même temps, l'existence d'infrastructures destinées uniquement à la vente de leurs produits apparaissait comme le signe d'une ville « moderne ». Ainsi, les marchés ne se tenaient plus sur les places et les voies publiques comme par le passé ou comme dans les villages ruraux, mais dans des espaces construits exclusivement pour la vente de produits alimentaires. Avec la construction des marchés, La Paz devenait donc une ville « moderne ». C'est la différence avec les autres villes des pays andins où les marchés étaient perçus comme un espace de « ruralité » qui dérangeait et qui était donc la cible des politiques hygiénistes²³. En Bolivie, la construction de marchés faisait partie de la mise en place de politiques hygiénistes.

En outre, comme l'analyse Weismantel les marchés étaient perçus comme un espace féminin par excellence, comme une extension de la sphère domestique dans l'espace public,

²¹ DE LA CADENA Marisol, « The political tensions of Representations and Misrepresentations : Intellectuals and Mestizos in Cuzco (1919-1990) », *Journal of Latin American Anthropology*, n°2, 1996, p. 112-147 ; WEISMANTEL Mary, *Cholas and Pishtacos. Stories of race and sex in the Andes*, Chicago University Press, Chicago, 2001 ; SELIGMANN J. Linda, « To Be in between : The Cholas as Market Women », *Comparative Studies in Society and History*, Vol. 31, N° 4 (Oct. 1989), p. 694-721, Cambridge University Press.

²² DE LA CADENA Marisol, « The political tensions of Representations and Misrepresentations : Intellectuals and Mestizos in Cuzco (1919-1990) », *Journal of Latin American Anthropology*, n°2, 1996, p. 112-147

²³ DE LA CADENA Marisol, « The political tensions of Representations and Misrepresentations : Intellectuals and Mestizos in Cuzco (1919-1990) », *Journal of Latin American Anthropology*, n°2, 1996, p. 112-147 ; WEISMANTEL Mary, *Cholas and Pishtacos. Stories of race and sex in the Andes*, Chicago University Press, Chicago, 2001 ; SELIGMANN J. Linda, « To Be in between : The Cholas as Market Women », *Comparative Studies in Society and History*, Vol. 31, N° 4 (Oct. 1989), p. 694-721, Cambridge University Press.

qui est perçu comme masculin. C'est la raison pour laquelle les marchés qui se tenaient dans les places ou les voies publiques pouvaient déranger autant ; c'est parce qu'ils perturbaient l'ordre symbolique de la ville. Les marchés et leur saleté « transgressaient » un ordre culturel selon lequel la sphère publique est « masculine », alors que les « espaces féminins » sont ceux de la sphère privée, loin des regards étrangers. La place centrale dans les villes Andines, est censée représenter l'image du pouvoir de l'État, la gloire des secteurs dominants et l'honneur des hommes. Cependant, ce n'est pas la seule place qu'on retrouve dans les villes andines, il y a aussi la place où se tiennent les marchés, un espace désordonné et « féminin » qui imite les « espaces informels » de la vie domestique et qui enlève son caractère solennel à la place centrale et à la ville. C'est la raison pour laquelle il fallait contenir l'extension des marchés dans les villes: « Everywhere, public authorities are perpetually at work to contain the constant, organic growth of the markets within spatial and temporal limits, and so to protect the city's public persona (...) Public life derives its masculine air of importance, its celebratory sense of dignified display, from its contrast with the secluded world of the family. Market women play havoc with the gender of the city, breaking down this opposition with activities that undermine the plaza's self-importance... »²⁴ En Bolivie, concentrer les vendeuses de marché dans un espace fermé, hors des voies publiques, qui étaient les marchés permanents, pouvait être aussi perçu comme un signe de modernité car cela permettait de reléguer, de maintenir hors de la vue et de l'espace public masculin, les marchés vus comme une extension de la sphère domestique et privée des femmes.

Des politiques hygiénistes sur des corps considérés comme sales

Par ailleurs, les politiques hygiénistes non seulement concernaient l'espace public, mais aussi les corps des membres des classes populaires et particulièrement le corps des cholas. Comme l'explique Weismantel le corps des cholas est perçu dans les imaginaires comme sale: « ...because the imaginary chola body is unclean, the unsanitary conditions of the produce markets seem perfectly natural (...) To the elites, the insalubrious conditions in which market women labor appear as the ostensible signs of a dirtiness - a *grosería* - that originates in the women themselves, whose existence violates « the ideal order of society ».»²⁵ C'est par exemple ce que l'on constate avec plusieurs articles dans la presse.

²⁴ WEISMANTEL Mary, *Cholas and Pishtacos. Stories of race and sex in the Andes*, Chicago University Press, Chicago, 2001, p. 50-51.

²⁵ Idem, Introduction p. XXVII et p. 45.

Invoquant des raisons hygiéniques ils sous-entendent clairement que le corps de ces femmes serait sale²⁶. Dès lors, pour les autorités contrôler le corps des cholas était devenu nécessaire et faisait partie des politiques hygiénistes. Ainsi, en 1935, il était devenu obligatoire pour les femmes cuisinières d'avoir un certificat de santé (« certificado sanitario »)²⁷. Le syndicat de cuisinières s'opposa à cette mesure surtout parce que pour l'obtenir, elles devaient se rendre au Bureau d'Hygiène de la Municipalité, qui se chargeait des contrôles médicaux des prostituées, et elles considéraient que cela portait atteinte à leur dignité²⁸. Ce certificat de santé fut rendu obligatoire pour les vendeuses de marché en 1943²⁹ ; celles-ci protestèrent contre cette mesure pour les mêmes raisons que les cuisinières en 1935 : elles s'opposaient au fait d'être contrôlés médicalement dans le même endroit que les prostituées³⁰. Dans la presse, les vendeuses de marché étaient montrées encore une fois comme des êtres complètement réfractaires aux normes les plus élémentaires d'hygiène, et par conséquent comme des êtres hostiles à la modernité et à la « civilisation »³¹.

À partir de décembre 1939 il était obligatoire pour les vendeuses de porter un tablier, et d'exposer les produits à vendre sur des tables en bois qui devaient être en « parfait état d'hygiène »³².

S'attaquer aux chicherías : contenir un secteur social en pleine ascension et dynamique politiquement

Enfin, les chicherías furent également la cible des politiques hygiénistes pendant presque toute la période qui nous concerne. Les chicherías furent interdites à plusieurs reprises dans la ville de La Paz pendant les années 1930 et 1940. Elles étaient perçues comme des endroits de perversion, de vice, d'immoralité³³.

Les chicheras étaient elles-mêmes presque toujours perçues ou associées à des prostituées. Surtout celles qui détenaient des chicherías ou y travaillaient. Cette image de la chola prostituée à la vie dissolue (« promiscua ») est très répandue dans la littérature bolivienne qui va du début du XX^{ème} siècle aux années 1930. La chola et le corps de celle-ci sont présentés toujours comme un objet érotique et à la fois répugnant, porteur de maladies, avec une sexualité

²⁶ *El Diario*, La Paz, 24 août 1938, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

²⁷ *El Diario*, La Paz, 24 août 1938, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

²⁸ *La Calle*, La Paz, 16 octobre 1936, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

²⁹ *La Calle*, La Paz, 1^{er} mars 1943, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

³⁰ *La Calle*, La Paz, 22 juillet 1944, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

³¹ *La Calle*, La Paz, 1^{er} mars 1943, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

³² *La Calle*, La Paz, 16 décembre 1939, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

³³ *El Diario*, La Paz, 22 novembre 1935, Hemeroteca de la Universidad Mayor de San Andrés, La Paz, Bolivie.

exacerbée, insatiable, déviée et donc dangereuse³⁴. Les chicherías apparaissent ainsi, dans la littérature et dans cet article, comme des sites de dégénérescence sociale et de maladie, fréquentés par les pires secteurs de la société.

Cependant, contrairement à ce que les journaux laissent entendre, les chicherías n'étaient pas fréquentées uniquement par les classes populaires, mais aussi par des membres de l'élite. Elles étaient des espaces de sociabilité, de discussion politique et de création de réseaux de clientèle très importants qui permettaient la réunion de classes sociales différentes. La figure de la chichera, qui était le plus souvent une chola, jouait un rôle fondamental car elle permettait les liens entre l'élite et les classes populaires en jouant le rôle de promotrice des liaisons entre les politiciens et leurs futurs clients³⁵. Étant donné que les hommes de l'élite entretenaient souvent des relations extra maritales avec elles, leurs enfants devenaient les protégés de leurs pères naturels, et recevaient une éducation qui pouvait les projeter socialement en dehors de l'univers cholo, ce qui explique dans la littérature la figure de la chola comme prostituée et l'hostilité à l'égard de la figure du « cholo arriviste », comme dans le roman *El Cholo Portales* (1926), de Enrique Finot³⁶. Dans ce sens, les attaques contre les chicherías allaient au-delà des raisons hygiénistes. Il s'agissait pour les secteurs dominants d'essayer de contenir l'ascension sociale des secteurs populaires, qualifiés péjorativement comme cholos. Zulawski va également dans ce sens en expliquant que la volonté de contrôler les prostituées et les attaques contre les chicherías relevaient d'une volonté de surveiller et de contrôler des secteurs sociaux qui étaient hors du contrôle des élites : « ...the councilors seemed particularly concerned about unregistered prostitutes in working-class neighborhoods; they associated such prostitutes with disorder and danger. They focused particularly on chicherías, taverns where the fermented corn beverage chicha was sold and that were the scene of lower-class entertainment with Andean popular music and dancing. These establishments were usually run by cholos and were particularly vexing to the city fathers because the cholos escaped their control. »³⁷ Présenter les chicherías comme des lieux de dégénérescence permettait d'avertir sur les risques de « dégénérescence », tant sociale comme physique, de l'élite au contact des secteurs cholos. La présence de prostituées dans les chicherías était présentée comme un vrai danger de contagion de maladies vénériennes qui « dégénéraient » la « race ». La peur de la contamination et de

³⁴ Ces images des « cholos » comme prostituées sont présentées dans les romans suivants : *La Candidatura de Rojas* (1909) et *La Casa Solariega* (1916) de Armando Chirveches et *El Cholo Portales* (1926) de Enrique Finot. Pour savoir plus sur le sujet voir : SORUCO SOLOGUREN Ximena, *La ciudad de los cholos. Mestizaje y colonialidad en Bolivia, siglos XIX y XX*, IFEA-PIEB, La Paz, 2012, Chapitre 2: "La chola como "prostituta" en la narrativa criolla (1909-1930)".

³⁵ Idem.

³⁶ Idem.

³⁷ ZULAWSKI Ann, *Unequal Cures: Public Health and Political Change in Bolivia, 1900-1950*, Duke University Press, Durham, 2007.

la « dégénérescence » montrent la peur de la perte de contrôle par les élites des secteurs populaires de la société : « A number of historians and anthropologists have shown how elite fears of contamination can be understood as metaphors for fear of loss of control of society's lower orders. Preventing the spread of disease from a dangerous contaminated sector of the population to other groups is a ritual (and sometimes real) means of preventing disorder and maintaining social hierarchy. »³⁸

La lutte contre les vendeuses du marché et les chicherías, doit donc être comprise comme un effort de la part des secteurs dominants de contenir l'ascension sociale et de surveiller et contrôler les secteurs cholos qui en raison de leur présence grandissante dans la ville (à cause de l'exode rural massif, commencé au début du XX^{ème} siècle et accentué après la guerre), et de leurs activités politiques de plus en plus importantes surtout après la crise économique de 1930 et la guerre du Chaco, inquiétaient les classes dominantes qui les voyaient comme des secteurs subversifs et dangereux³⁹. Zulawski explique qu'il faut comprendre la clôture des chicherías en 1930 à La Paz comme une réaction de l'élite au mécontentement social et à la mobilisation grandissante des secteurs ouvriers : « With the economic crisis of 1929 labor militancy increased as Bolivia's export economy virtually collapsed, causing the recently unemployed to be more open to socialist and anarchist appeals (...) By the mid-1930s, with the popular repudiation of the political elite as a result of the Chaco War, radical parties began to collaborate with labor unions and with peasants who were organizing to reclaim usurped lands. The struggle against clandestine prostitutes and efforts to close chicherías must be seen as part of the effort by the oligarchy to reestablish control over groups that the governing class increasingly perceived as dangerous and subversive. »⁴⁰

Les images pour disqualifier et stéréotyper les secteurs cholos servaient donc des objectifs de contention et de contrôle sociaux, mais également à délégitimer leur politisation et leur mobilisation, et surtout celles des femmes cholos très actives au sein de syndicats anarchistes très actifs pendant les décennies 1930 et 1940. Les articles mentionnant leurs actions sont extrêmement nombreux dans la presse.

En effet, les « cholos », cuisinières, vendeuses ambulantes et vendeuses de marché se regroupèrent au sein de syndicats féminins anarchistes qui s'opposèrent activement à toutes les mesures mises en place par les municipalités déjà citées, souvent avec succès à travers des

³⁸ Idem.

³⁹ Soruco considère même que les élites se sentaient menacées dans leur pouvoir économique par les secteurs « cholos » car ceux-ci auraient commencé un processus d'accumulation de capital assez important, surtout à travers le commerce. SORUCO SOLOGUREN Ximena, *La ciudad de los cholos. Mestizaje y colonialidad en Bolivia, siglos XIX y XX*, IFEA-PIEB, La Paz, 2012.

⁴⁰ Idem.

grèves, des manifestations, des irruptions dans le Palais Exécutif ou dans le Parlement, et ce malgré une répression féroce de la part des forces de l'ordre et des accusations nombreuses de spéculation et d'accaparement qui leur firent subir la répression et de nombreux contrôles.

Le dynamisme des femmes syndicalistes ouvrières était très convoité par différents acteurs : les socialistes, les marxistes et le gouvernement populiste de Villarroel⁴¹.

Les « cholas » comme mères de la Nation

De 1943 à 1946 gouverna en Bolivie un gouvernement réformiste populaire en coalition avec le MNR, le parti qui mena à bien la Révolution de 1952. Le gouvernement de Villarroel arriva au pouvoir pendant la Deuxième Guerre Mondiale, alors que la polarisation produite par le conflit était très forte. Les sympathies qu'éprouvaient les membres du MNR et de la RADEPA pour le national-socialisme allemand contribuaient à donner l'image d'un gouvernement pro-nazi. Les États-Unis refusèrent de reconnaître le nouveau gouvernement. Après 6 mois de négociations, ils le reconnurent à condition que soient bannis du gouvernement Carlos Montenegro, Augusto Céspedes et tous les membres du MNR. La sortie du MNR fut temporaire, car les membres du parti revinrent peu de temps après, et leur influence dans les décisions du gouvernement fut très importante⁴².

Peu de temps après sa prise du pouvoir, le président Gualberto Villarroel s'adressa à la foule depuis le Palais Présidentiel et lança l'une de ses phrases les plus célèbres : « Nous ne sommes pas les ennemis des riches ; mais nous sommes plus proches des pauvres »⁴³. Cette phrase synthétisait clairement le projet de réformisme ambitieux du gouvernement, proche du réformisme des gouvernements du « socialisme militaire » de Toro et Busch (1936-1939). Le président se lança donc dans la mise en place de réformes sociales et économiques importantes⁴⁴. Depuis le début, son gouvernement se trouvait isolé tant au niveau international qu'à l'intérieur du pays, puisqu'il devait affronter l'opposition de la gauche comme de la droite. En misant sur des mesures réformistes, il cherchait à trouver des alliés politiques⁴⁵. Il soutint le mouvement des mineurs, en reconnaissant la Fédération Syndicale de Travailleurs des Mines

⁴¹ Ces femmes avaient permis au mouvement anarchiste de survivre tant bien que mal après le cataclysme de la guerre et les divisions au moment où le mouvement ouvrier commença à être coopté par l'État en 1936 sous les gouvernements du « socialisme militaire ». Si le mouvement anarchiste masculin ne survécut pas au-delà de la fin des années 1940, les syndicats des femmes anarchistes réussirent à survivre jusqu'en 1965.

⁴² Idem.

⁴³ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001.

⁴⁴ Idem.

⁴⁵ Idem.

de Bolivie (FSTMB) en 1944. Étant donné que la plupart des syndicats ouvriers étaient déjà affiliés à la Confédération Syndicale de Travailleurs de Bolivie, contrôlée par le PIR qui était opposant, le gouvernement tenta la création d'une organisation parallèle. Il chercha également à se rapprocher du mouvement ouvrier urbain et des travailleurs du secteur informel comme Juan Domingo Perón en Argentine (1946-1955)⁴⁶. Il essaya de gagner le soutien des vendeuses des marchés urbains parce qu'il s'agissait d'un secteur clé pour le ravitaillement des villes et que c'était l'un des secteurs les plus autonomes du mouvement ouvrier comme on va le voir en deuxième partie de chapitre. En tant qu'épouses ou mères des artisans et des ouvriers, les vendeuses de marché pouvaient aussi jouer un rôle intermédiaire entre le gouvernement et le mouvement ouvrier⁴⁷. Villarroel et le MNR essayèrent aussi de créer une identité nationale à travers l'utilisation de symboles, de célébrations et d'institutions. Ils essayèrent de forger une culture et une identité nationales basées sur l'héroïsme anticolonial des « métis » exprimé dans l'Histoire à travers les luttes pour l'indépendance⁴⁸.

Il est évident que Villarroel et le MNR s'inscrivaient dans des tendances nationales et continentales dans leur défense d'une identité métisse. Avec le surgissement de l'impérialisme américain postérieur à 1898, les discours sur le métissage furent amplement diffusés dans toute l'Amérique Latine⁴⁹. De plus en plus les écrivains et hommes politiques de plusieurs pays latino-américains rejetaient les théories raciales qui associaient ce qui était hybride à la dégénérescence, et revalorisaient le mélange racial comme l'expression de la force nationale. Cette revalorisation des traditions natives et la défense de réformes sociales des hommes politiques nationalistes allaient de pair avec la volonté de créer un prototype national « en bonne santé »⁵⁰. Avec la volonté de forger des alliances avec les secteurs populaires, les politiciens populistes des années 1930 et 1940 s'inspirèrent des idéaux de l'unité raciale. Les projets de métissage, multiples dans leurs significations furent très débattus dans différents domaines qui allaient du théâtre à la musique, en passant par la littérature⁵¹. L'intellectuel mexicain José Vasconcelos avait soutenu en 1925 que le mélange de races favoriserait l'apparition d'une « race cosmique » à travers le processus d'une « évolution spirituelle »⁵². Comme on l'a déjà vu, depuis le début du XX^{ème} siècle en Bolivie on considérait que le mélange de races avait provoqué une « dégénérescence » de la population et que le retard du pays était dû à sa

⁴⁶ Idem.

⁴⁷ Idem.

⁴⁸ Idem.

⁴⁹ Idem.

⁵⁰ Idem.

⁵¹ Idem.

⁵² Idem.

composition raciale. Le « métis » et sa version péjorative, le « cholo » étaient clairement stigmatisés. Cependant, Gotkowitz soutient que cette vision était contestée dans certaines régions comme Cochabamba où les élites régionales défendirent le métissage afin de défendre leurs intérêts et la culture locale et s'opposèrent à Alcides Arguedas et à son ouvrage *Pueblo Enfermo* (1909)⁵³. La défense du métissage surgit dans les années 1930 chez certains intellectuels d'autres régions, quoique de manière ambiguë car ils privilégiaient la notion du « métis-blanc ». C'est seulement à partir du gouvernement de Villarroel que l'on nationalisa la défense régionale du métissage prônée auparavant par Cochabamba⁵⁴. Il s'agissait désormais de dissocier clairement le métissage des idées de risque politique ou de dégénérescence biologique. Le programme du MNR de 1942 condamna l'œuvre d'Alcides Arguedas pour avoir dénigré les Boliviens par le fait d'être métis ou autochtones. Ainsi, tout comme des intellectuels qui défendaient le métissage en Amérique Latine, les idéologues du MNR refusaient l'idée que le mélange de races était dangereux⁵⁵.

Cependant, la défense du métissage proposée par le MNR se basait sur la relégation et la mise au second plan des autochtones. C'est ce qu'explique Gotkowitz en analysant *Nacionalismo y coloniaje* de Carlos Montenegro publié en 1944 qui était l'un des livres clés dans la formation des dirigeants et des membres du MNR. Elle explique que dans ce livre, les autochtones apparaissent toujours aux côtés des métis dans les luttes anticoloniales, mais toutes les rébellions autochtones sont omises. Gotkowitz considère ainsi que l'adoption du métissage par le MNR ne tournait pas autour de l'assimilation des autochtones, mais de leur subordination. Les hiérarchies raciales se maintenaient ainsi dans la vision d'unité nationale du MNR⁵⁶.

Des articles de journal font montre de l'influence certaine qu'eurent les nouveaux discours sur le métissage produits dans le reste du continent. Ainsi, la chola et le métissage ne sont plus perçus comme un problème, mais comme un signe de force et de dynamisme pour le pays, et par conséquent de progrès. La chola est valorisée par son caractère industriel, sa force de travail, mais aussi par des qualités féminines qui lui seraient inhérentes : l'hospitalité, la cordialité, le charme de sa vie casanière et son « harmonie spirituelle ». C'est tout le contraire de l'image de prostituée, masculine, agressive et violente que l'on montrait souvent dans le même journal et que l'on a déjà étudiée. La littérature illustra aussi ce changement de discours par rapport à la chola et au métissage. Soruco situe ce changement après la guerre. Elle explique que l'ouvrage de Franz Tamayo *Creación de la pedagogía nacional* qui avait été publié en

⁵³ Idem.

⁵⁴ Idem.

⁵⁵ Idem.

⁵⁶ Idem.

1910, devint encore plus influent après la défaite de 1935⁵⁷. Dans cet ouvrage, Tamayo essaie de trouver la solution au *Pueblo Enfermo* (1909) de Alcides Arguedas. Pour lui il s'agit d'intégrer l'autochtone à la Nation métisse à travers l'éducation. Tamayo représente ainsi la possibilité de narrer la chola non plus comme une prostituée, mais comme la mère symbolique de la Nation. Le métissage est pour Tamayo la solution aux problèmes du pays, mais il fait bien la différence entre le « métis lettré » et le « cholo barbare ». S'il considère qu'il n'y a pas de rédemption pour le cholo, il voit dans la transformation et assimilation de l'autochtone en métis, à travers l'éducation, la possibilité d'une nation future. Tamayo et les intellectuels du MNR promurent ainsi un culte du métissage comme la voie pour la construction d'un État-Nation uni et homogène. La recherche d'une identité nationale et moderne se trouvait ainsi dans le métissage⁵⁸. L'un des romans qui va illustrer ce changement de discours par rapport au métissage et à la chola était *La Chaskañawi* (1947) de Carlos Medinacelli qui raconte l'histoire d'un étudiant en Droit à Sucre qui retourne dans son village natal près de Potosí et tombe amoureux de la chola du village et lutte contre tous les préjugés sociaux pour pouvoir rester avec elle. Il laisse de côté sa vie urbaine et lettrée pour vivre avec elle dans la campagne. Avec cet ouvrage se présente l'image de la chola mère qui était déjà en vogue au Pérou avec le « néoindigénisme » d'Uriel García et d'autres intellectuels⁵⁹. Si des romans antérieurs comme *En las tierras de Potosí* (1911) de Jaime Mendoza ou *La Miski Simi* (1921) de Adolfo Costa Du Rels, avaient averti des dangers de « l'encholamiento », à savoir, la chute sociale des hommes de l'élite dans les secteurs cholos, le roman de Medinacelli est le premier et le seul à présenter « l'encholamiento » non plus comme un signe de la chute et de la décadence sociales, mais comme la seule voie pour la nationalité du pays⁶⁰.

L'idéologie du MNR et de Villarroel s'inscrit clairement dans ce nouveau paradigme et inclut le projet d'améliorer la condition physique de la population et son bien être social. Le projet d'unité nationale exigeait des initiatives destinées à fortifier la famille et la maternité⁶¹. Comme l'explique Gotkowitz, dans la décennie des années 1920 les intellectuels nationalistes projetèrent des visions de santé et de progrès sur le corps des mères des classes élevés : le futur de la nation dépendait de la réalisation du devoir maternel des femmes de l'élite⁶². En revanche, Villarroel et le MNR firent de la mère métisse des classes ouvrières le symbole et l'instrument

⁵⁷ SORUCO SOLOGUREN Ximena, *La ciudad de los cholos. Mestizaje y colonialidad en Bolivia, siglos XIX y XX*, IFEA-PIEB, La Paz, 2012.

⁵⁸ Idem.

⁵⁹ Idem.

⁶⁰ Idem.

⁶¹ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001.

⁶² Idem.

d'une « Nation forte ». Gotkowitz considère qu'ils choisirent les femmes ouvrières parce qu'elles avaient réussi à se constituer en une grande force organisée, et ils n'étaient pas disposés à céder cette force aux partis de l'opposition⁶³. De même, d'après Gotkowitz les mères métisses devinrent un symbole de l'unité et un objet des politiques étatiques des hommes politiques réformistes car ils considéraient que leur bien-être était clé pour l'avancement social et « racial » de la Nation. Villarroel fit ainsi de la lutte pour le progrès physique et économique, l'un des principaux objectifs de son gouvernement⁶⁴. Le programme social du gouvernement consistait dans l'élargissement du système de Sécurité Sociale Ouvrière, du logement pour les ouvriers, de l'aide pour les victimes du massacre de Catavi et de l'assistance sociale pour les enfants et les orphelins de guerre. Cependant, ce plan de réformes sociales ne fut jamais mis en place car le leader du MNR, Victor Paz Estenssoro, mit en place une politique économique orthodoxe qui mina l'ensemble du programme social du gouvernement⁶⁵. Les avancées les plus remarquables de Villarroel se trouvaient dans le domaine légal. En février 1944, Villarroel approuva l'immunité syndicale qui protégeait les dirigeants syndicaux du licenciement ou du transfert arbitraire. Une prime annuelle fut mise en place pour tous les ouvriers salariés et les employés. Des mesures très importantes furent également prises concernant la famille lors des débats de l'Assemblée Constituante de 1944-45⁶⁶. Villarroel l'avait convoquée dans le but de donner de la légitimité à son gouvernement et de consolider les idéaux de celui-ci. Il est important de noter que le suffrage féminin fut accordé aux femmes alphabétisées exclusivement pour les élections municipales. De même, plusieurs réformes furent débattues et approuvées dans la législation de la famille qui amélioraient la condition des femmes : l'égalité des enfants devant la loi, l'autorisation de recherches en paternité, et l'égalité juridique des conjoints. La question de l'égalité des enfants devant la loi et de l'autorisation de rechercher la paternité fut un sujet assez débattu à partir de janvier 1945. L'égalité des enfants devant la loi avait déjà été établie dans l'article 132 de la Constitution de 1938. Cependant, cet article fut interprété par la jurisprudence de telle manière qu'il concernait uniquement les enfants légitimes et naturels légalement reconnus pour l'égalité dans la succession héréditaire. Dans la Convention de 1945, il s'agissait donc d'établir l'égalité devant la loi de tous les enfants (légitimes, naturels, illégitimes, adultérins, sacrilèges, incestueux) légalement reconnus ou non, en leur accordant le droit à une succession héréditaire égale pour tous. Pour que cette mesure puisse être appliquée il fallait que l'État autorise les enquêtes de paternité. Ce projet, débattu en juillet 1945, fit l'objet

⁶³ Idem.

⁶⁴ Idem.

⁶⁵ Idem.

⁶⁶ Idem.

de vives polémiques où les femmes jouèrent un rôle important comme on va l'analyser dans le chapitre suivant. L'article 132 de la nouvelle Constitution qui instituait l'égalité des enfants devant la loi, reconnaissait aussi le mariage de fait entre les concubins après deux ans de vie commune ou après la naissance d'un enfant. C'était l'une des premières mesures de ce type mise en place en Amérique Latine⁶⁷, et les défenseurs de celle-ci la considéraient très importante pour la Bolivie, car la majeure partie de la population, notamment parmi les autochtones et les métis, ne se mariait pas. En effet, les couples aymaras et quechuas dans leur majorité vivaient ensemble sans légaliser leur union devant l'État. Cette mesure visait donc à légaliser et régulariser cette coutume très répandue dans le pays, et selon ses défenseurs à « protéger les véritables familles » et à « en finir avec le sentiment de caste » qui caractérisait « le régime matrimonial existant »⁶⁸. Il s'agissait donc de protéger et d'octroyer un niveau d'égalité aux classes populaires par rapport au reste de la société. Avec cette mesure le gouvernement de Villarroel et le MNR visaient à s'attirer le soutien politique des femmes ouvrières, à qui ils octroyaient le statut de femmes « décentes » disposées à se marier⁶⁹. En leur accordant ce statut, les concubines cholas ne représentaient plus une menace pour la moralité. Cependant, les tentatives de s'accorder le soutien des classes ouvrières ne se limitèrent pas à la mise en place de lois, mais aussi des commémorations qui mettaient la figure de la chola au premier plan.

Villarroel choisit une fête régionale, celle qui célébrait les « Héroïnes de la Coronilla ⁷⁰ » à Cochabamba et la proclama férié national ainsi que le jour de la « Fête des Mères ». Le jour des Héroïnes, choisi pour devenir la Fête des Mères au niveau national, fut la seule célébration régionale à laquelle Villarroel octroya le statut de férié national⁷¹. Ce fut ainsi sous les auspices de Villarroel et du MNR que fut créée une relation étroite entre les Héroïnes de Cochabamba, la Fête des Mères et la Nation⁷². En convertissant cette fête en férié national, Villarroel ne faisait pas que rendre hommage aux patriotes métisses de Cochabamba, il convertissait les cholas vendeuses de marché (si vilipendées et discriminées) en emblèmes de la Nation⁷³.

⁶⁷ Idem.

⁶⁸ *La Calle*, La Paz, 2 août 1945, cité dans GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001, p. 242.

⁶⁹ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001.

⁷⁰ Les héroïnes étaient des femmes qui s'étaient battues contre les royalistes pendant la guerre d'Indépendance, une fois que tous les hommes étaient déjà tombés au combat.

⁷¹ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001.

⁷² Idem.

⁷³ Idem.

Dans les années 1920, c'étaient les associations patriotiques de l'élite de Cochabamba qui invitaient à cette célébration en présentant les Héroïnes comme des femmes lettrées représentant une culture qui n'avait aucun lien avec les secteurs ouvriers⁷⁴. Dans les années 1940, ce fut un syndicat de femmes, de type secours mutuels, composé de vendeuses du marché et dénommé « Las Hijas del Pueblo » (« Les Filles du Peuple ») qui prit en charge les célébrations.

Elles se maintenaient éloignées de toute action qui pouvait être considérée comme subversive et radicale. Elles maintenaient une identité civique apolitique, en même temps qu'elles fournissaient de l'aide mutuelle à leurs membres et des services de charité pour la communauté⁷⁵. Étant donné qu'elles entretenaient des liens avec les militaires et qu'elles étaient très proches de l'Église Catholique, cela permettait à Villarroel de montrer l'importance politique des militaires ainsi que sa loyauté envers l'Église Catholique et envers la moralité et la famille, précisément au moment où ses détracteurs l'accusaient « d'immoralité » à cause de ses réformes sur le concubinat. Villarroel cherchait non seulement à se rapprocher des secteurs ouvriers mais aussi à façonner une identité nationale⁷⁶. Cette refondation nationale se basait sur une valorisation nouvelle du métissage, dans laquelle le MNR accordait aux Héroïnes l'image positive de femmes métisses. Ce nouveau discours sur la chola va avoir toute sa place dans le nouveau sens et imaginaire que Villarroel voulait donner à la Nation⁷⁷. L'un des moments les plus attendus de la cérémonie en hommage aux mères et aux Héroïnes était le couronnement de la reine des Filles du Peuple. Ce couronnement d'une femme chola symbolisait clairement la récente élévation des Filles du Peuple à un statut de premier plan⁷⁸. La procession transmettait, en outre, un sens politique. Les Filles du Peuple non seulement représentaient les mères qui luttèrent pour l'Indépendance du pays, mais aussi les origines métisses de la Nation et leur avancement politique et économique car elles étaient au centre de la scène⁷⁹. Dans les années 1920, les associations féminines patriotiques des secteurs dominants avaient joué le rôle de protagonistes de la Fête des Héroïnes. Désormais, c'étaient les vendeuses du marché qui sous le gouvernement de Villarroel s'approprièrent cette célébration. En prenant le contrôle du récit historique, elles apparaissaient comme les véritables descendantes des Héroïnes, en affirmant par là les origines métisses de Cochabamba et de la Nation⁸⁰.

⁷⁴ Idem.

⁷⁵ Idem.

⁷⁶ Idem.

⁷⁷ GOTKOWITZ Laura, *La revolución antes de la Revolución. Luchas indígenas por tierra y justicia en Bolivia, 1880-1952*, Plural Editores, Bolivia, 2001.

⁷⁸ Idem.

⁷⁹ Idem.

⁸⁰ Idem.

Cependant, il faut bien garder à l'esprit que ce discours apparu dans les années 1940 et promu par le MNR et le gouvernement de Villarroel, valorisant le métissage et élevant les cholas au statut de mères de la Nation, était un discours qui provenait des intellectuels, des idéologues du MNR et du gouvernement de Villarroel. Il ne représentait pas du tout la pensée du reste de la société, et encore moins celle des secteurs dominants. Les cholas étaient toujours victimes d'une forte discrimination. De même, les politiques de contrôle hygiénistes mises en place par la municipalité furent tout aussi strictes et répressives envers les cholas dans les années 1940 sous Villarroel que dans les années 1930.

Conclusion

Après la guerre, les politiques et les discours des secteurs dominants, des autorités et des hommes politiques à l'égard des femmes des classes populaires furent ambivalents. D'une part, sous les gouvernements du « socialisme militaire » on tenta la mise en place au niveau national de politiques d'assistance sociale basées sur un eugénisme doux qui visaient à améliorer les conditions de vie et la santé des secteurs ouvriers et des mères pour retrouver une population forte et en « bonne santé » après une guerre qui l'avait décimée. Ces politiques furent un échec en raison du manque d'investissements et d'infrastructures publiques. Cependant, au niveau municipal des politiques hygiénistes furent mises en place avec l'objectif d'améliorer les conditions de salubrité de la ville et de la rendre plus « moderne », et en même temps visaient à exclure les femmes des classes populaires de l'espace public sur lequel elles étaient si présentes en tant que vendeuses ambulantes et des marchés. En les associant à la « ruralité », à la « saleté », au monde « autochtone » et à « l'immoralité », les secteurs dominants visaient par là à contrôler et à endiguer l'ascension sociale d'un secteur urbain de plus en plus nombreux et de plus en plus actif dans la sphère publique et politique. Après la guerre les ouvriers étaient devenus un acteur politique de premier plan. Si le mouvement anarchiste connut un certain déclin, les syndicats de femmes anarchistes surgirent avec force après la guerre et furent extrêmement actifs dans la sphère publique dans les années 1930 et 1940. Il s'agissait d'un secteur actif et dynamique que tous à gauche voulaient rallier : les socialistes, les marxistes, et le gouvernement populiste de Gualberto Villarroel et du MNR. L'image et les discours sur les cholas furent donc transformés par les intellectuels et les idéologues du MNR dans les années 1940, pour leur rendre la dignité de « mères » de la Nation. Pour ce gouvernement il ne s'agissait plus de contrer leur activisme politique, mais de le retourner en

sa faveur. Si dans la société, elles continuaient à être la cible de discriminations et de répression, les femmes syndicalistes cholas étaient devenues des actrices de premier plan dans la sphère publique.